

L'Hérault du jour - 1er novembre 2009

« Une Méditerranée sacrément tragique »

■ Avec Sanâa Alaoui, Azize Tan, Rachida Krim, Djamel Bensalah, l'actrice marseillaise Ariane Ascaride a visionné douze films en compétition. Et attribué « à l'unanimité » l'Antigone d'Or au Palestinien Scandar Copti et à l'Israélien Yaron Shani, pour leur film *Ajami*.

Comment avez-vous abordé ce rôle de présidente du jury ?

De façon forcément subjective et avec un peu d'égoïsme car ce qui m'intéresse avant tout c'est voir des films ! J'aime prendre la température du cinéma, voir comment les gens pensent le monde et le racontent. On essaie de travailler avec sincérité et respect. Un film c'est trois ans de la vie d'un réalisateur, on prend ça avec humilité, c'est une responsabilité.

Quelle a été votre méthode ?

Quand vous voyez douze films sur un temps assez court, il faut prendre des notes. On a fait une première réunion à la moitié des visionnages pour voir les films dont on allait continuer à parler et garder en compétition, et ceux qu'on éliminait d'emblée. Pour juger un film, il ne faut pas seulement être dans l'analyse. Il faut être saisi. Ne plus se poser la question de comment a été fait tel ou tel plan. Sur les gros festivals, il m'est arrivée d'avoir des discussions très âpres. Si un film arrive à rassembler, c'est que c'est un bon film.

Vous êtes le cœur féminin de la Méditerranée lumineuse de Guédiguian. Quels autres visages de la Méditerranée avez-vous découvert ici ?

Le bord de la Méditerranée est sacrément tragique, il n'y a pas beaucoup d'espoir, d'humour, de détente, peu de respirations. On est dans la tragédie antique à mort. Beaucoup de films vont vers des finalités très obscures. La question que j'ai envie de poser c'est : est-ce que faire du cinéma c'est faire des constats, parfois



Ariane Ascaride : « Quand je sors d'un film, j'aime avoir du mal à remettre les pieds sur le trottoir ».

mégalo-maniaques et un peu complaisants ? Est-ce que ce n'est pas aussi essayer de transformer le regard ? Dans les films de Guédiguian, il y a l'amour des Hommes. Je pense que les réalisateurs ont tous cet amour mais ça ne suffit pas qu'ils le pensent, il faut qu'on le voie. Jouvét disait à l'une de ses élèves : ça te fait pleurer je m'en fous, c'est moi qui doit pleurer, pas toi.

C'est le reflet d'une réalité...

Oui mais alors on fait du documentaire. Faire de l'art c'est transformer, transcender la réalité et peut-être faire une proposition, pas forcément avec des serpents et de la rigolade. Tous ces jeunes réalisateurs sont dans une lecture

très individuelle du monde. Ils sont dans une grande solitude et cela me fait beaucoup réfléchir. J'ai envie de leur dire : pourquoi faites-vous du cinéma, que voulez-vous dire ?

Cela ne suffit pas de parler de ses états d'âme. Il faut les universaliser, sinon on s'en fout. Il y a cette phrase de Tchekhov : si tu veux parler de ton village, il faut que le monde l'entende.

Qu'est-ce qui vous rend amoureuse du cinéma ?

Quand je vois un film de John Ford, de Frank Capra, de Chaplin, d'Ettore Scola, de Pasolini, Fellini, Visconti, je suis amoureuse du cinéma. Quand je vois des premiers films, comme *Concert de*

Radou Mihaileanu qui sort mercredi, je suis amoureuse du cinéma. Un film est une œuvre collective, une sacrée aventure même s'il y a une hiérarchie qui permet que ça fonctionne. C'est épatant de faire des choses ensemble.

Qu'attendez-vous en entrant dans une salle obscure ?

J'aime qu'on me raconte des histoires, être transportée. Que ça me renvoie à des choses et que je me retrouve à pleurer et à rire. J'aime quand d'un coup il y a un instant rare et qu'on est suspendu. Quand je sors d'un film, j'aime avoir du mal à remettre les pieds sur le trottoir.

RECUEILLI PAR ANNE LERAY